R E P O R T R E S U M E S

ED 017 205 FL 000 498

LA SCIENCE ET L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES (RESEARCH AND THE TEACHING OF MODERN LANGUAGES).

BY- MALECOT, ANDRE
MASSACHUSETTS UNIV., AMHERST

PUB DATE APR 67

EDRS PRICE MF-$0.25 HC-$0.52 11P.

DESCRIPTORS- *LANGUAGE INSTRUCTION, *FRENCH, *SECOND LANGUAGE LEARNING, *TEACHING METHODS, *AUDIOLINGUAL METHODS, LINGUISTICS, LANGUAGE PROGRAMS, GRAMMAR, INSTRUCTIONAL MATERIALS, WRITING SKILLS, SPEECH SKILLS, READING SKILLS, MODERN LANGUAGE CURRICULUM, PATTERN DRILLS (LANGUAGE), LANGUAGE CLASSIFICATION,

THE FUNDAMENTAL PRINCIPLES INHERENT IN CURRENT METHODS OF MODERN LANGUAGE TEACHING ARE DISCUSSED AT LENGTH, WITH EMPHASIS ON THE IMPLICATIONS FOR PEDAGOGY DERIVED FROM THE SCIENTIFIC STUDY OF LANGUAGE. THE IMPACT OF PHILOGICAL AND LINGUISTIC STUDIES OF "EXOTIC LANGUAGES" ON TRADITIONAL GRAMMATICAL CONCEPTS AND TERMINOLOGY IS HIGHLIGHTED IN THE PRESENTATION. SPECIFIC RECOMMENDATIONS FOR OBTAINING EXCELLENCE IN CLASSROOM LANGUAGE LEARNING INCLUDE (1) CHOOSING MODERN TEXTBOOKS CONSTRUCTED ON AUDIO-LINGUISTIC PRINCIPLES, (2) DELAYING THE TEACHING OF WRITING AT LEAST A YEAR (LONGER, IF POSSIBLE) AFTER THE BEGINNING OF STUDY, (3) TEACHING PUPILS TO SPEAK BY LETTING THEM SPEAK A LOT, ABOUT PRACTICAL MATTERS, (4) ELABORATING ON PUPILS' WORK USING METHODS OF AUDIO-LINGUAL REINFORCEMENT, (5) LETTING INITIATION TO WRITING BE PRECEDED BY SEVERAL YEARS OF READING, AND (6) MAKING WRITING CONSIST OF TAKING DICTATION, DOING TRANSFORMATION EXERCISES, AND RESPONDING IN FRENCH TO QUESTIONS ASKED IN FRENCH. A RECENT CALCULATION HAS ESTIMATED THAT IT TAKES 1,200 HOURS TO LEARN TO SPEAK FRENCH WELL. THIS MEANS 8 ACADEMIC YEARS OF 5 ONE-HOUR CLASSES PER WEEK, PLUS ONE FULL HOUR'S HOMEWORK PER CLASS. IDEALLY, STUDY SHOULD BEGIN IN THE FIFTH GRADE. THIS ARTICLE APPEARED IN THE "BAY STATE FL BULLETIN," VOLUME 12, NUMBER 3, APRIL 1967, PAGES 14-23. (JH)

BAY STATE FL BULLETIN

ED017205

Vol. XII, No. 3 UNIVERSITY OF MASSACHUSETTS April, 1967
Amherst, Mass.

Editor - Stowell C. Goding; Associate Editors - Benedetto Fabrizi, President, MFLA; James R. Powers and Ernest A. Frechette, Senior Supervisors in Education, Modern Foreign Languages, State Department of Education; Ernest Mazzone, Supervisor in Education, Modern Foreign Languages, State Department of Education; Richard Penta, Chairman, Advisory Committee on Foreign Languages for the Commonwealth of Massachusetts

Published by the Department of Romance Languages in cooperation with the Massachusetts Foreign Language Association and the FL Program of the MLA.

FL 000 498

U.S. DEPARTMENT OF HEALTH, EDUCATION & WELFARE
OFFICE OF EDUCATION

THIS DOCUMENT HAS BEEN REPRODUCED EXACTLY AS RECEIVED FROM THE PERSON OR ORGANIZATION ORIGINATING IT. POINTS OF VIEW OR OPINIONS STATED DO NOT NECESSARILY REPRESENT OFFICIAL OFFICE OF EDUCATION POSITION OR POLICY.

LA SCIENCE ET L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES*

by
André Malécot

Les nouvelles méthodes d'enseignement des langues vivantes, en particulier les méthodes dites "audio-linguistiques" dont nous avons entendu tellement parler récemment, sont les premières à être basées sur des découvertes scientifiques plutôt que sur notre expérience dans la salle de classe. Je me propose de vous exposer cet après-midi quelques-unes de ces découvertes et de discuter les nouveaux principes pédagogiques qui en découlent. Je m'excuse d'avance de vous redire des choses que vous savez déjà très bien, mais répéter certains faits bien connus est nécessaire à l'enchaînement de ce que j'ai à dire.

Avant d'aborder ce sujet, il faut bien comprendre la différence essentielle entre l'esprit scientifique de jadis, sous l'égide duquel nos vieilles méthodes sont nées, et celui d'aujourd'hui, car une révolution académique s'est produite pendant notre génération. Comme vous le savez, autrefois on donnait aux diverses disciplines des noms simples, tels que chimie, biologie, physique, astronomie, philologie et ainsi de suite. Aujourd'hui on n'entend plus guère parler de ces rubriques, la majorité ayant cédé la place à une foule de noms composés, comme bio-chimie, astrophysique et psycho-acoustique. Ce qui est arrivé, c'est tout simplement qu'en approfondissant les sciences traditionnelles, il était inévitable qu'on se trouvât, tôt ou tard, obligé d'accepter le fait que la division de nos connaissances en petits compartiments nettement séparés les uns des autres n'est qu'une fiction de l'esprit humain, le produit de notre mentalité cartésienne, et que l'avenir est dans les sciences interdisciplinaires. Car en réalité, la nature, dans son détail aussi bien que dans son ensemble, est une rencontre et une fusion de tous les domaines.

Cela n'est pas moins vrai pour l'étude de notre discipline, celle qu'on appelle techniquement "communication vocale" ou populairement "langage". Considérons un moment le nombre et la complexité des données qui entrent en jeu lorsqu'on vous dit un simple "Bonjour, mes amis!" Traçons ce message depuis sa conception dans l'esprit du locuteur jusqu'à sa réception et sa compréhension dans celui de l'auditeur. Le message a sa genèse, bien entendu, dans le cerveau où sont emmagasinés tous les phonèmes, entités lexiques, structures grammaticales, etc. qui composent notre langage. Eh bien, l'acquisition, l'emmagasinage, le rappel et la sélection des éléments du message représentent une des grandes préoccupations de la neurologie, de la psychologie et de la linguistique, et l'inventaire de ces éléments linguistiques, ainsi que la classification de leurs combinaisons admises occupent le linguiste descriptif, populairement appelé "grammairien". Une fois que ce message est conçu et organisé,

---

* A talk given at the meeting of the AATF at Boston College, February 4, 1967. Reproduced with permission of the author.

il se manifeste ouvertement, d'abord par des mouvements et des positions des organes de la digestion et de la respiration, c'est-à- dire, de la langue, des lèvres, de la glotte, etc. Cela représente le domaine de la phonétique articulatoire mais intéresse aussi bien le physiologiste, le médecin et même les chirurgiens dentaires. Ces mouvements et positions articulatoires sont á leur tour traduits en ondes sonores qui transmettant le message depuis la bouche du parleur jusqu'à l'oreille de l'auditeur. Les sons, les bruits et les silences qui constituent la dimension acoustique, c'est-à-dire ce qu'on entend, sont étudiés par le physicien, l'acousticien et les ingénieurs spécialistes en appareils d'enregistrement et de communication. La construction et le comportement du récepteur, l'oreille, intéressent l'anatomiste, le physiologiste et le physicien. La transmission nerveuse du message depuis l'oreille jusqu'au cerveau complète le cycle, et nous nous retrouvons dans le domaine de la psycho-neurologie de la parole. Et je n'ai que gratté la surface...

Nous nous trouvons donc dans un domaine extrêmement complexe et surtout très actif: les nouvelles connaissances acquises depuis 25 ans dépassent tout ce que l'homme avait pu apprendre auparavant, depuis le commencement de l'histoire, sur la nature du langage. Et tout cela peut nous être utile pour améliorer nos méthodes d'enseignement. Or, je ne vous ai pas projetés dans ces nues scientifiques pour vous précipiter sans secours sur les réalités rocheuses de la salle de classe. Nous savons très bien que les professeurs de langues ne sont ni physiologistes, ni acousticiens, ni psychologues, ni linguistes descriptifs, et c'est précisément pour cela que des centaines de spécialistes consacrent leur vie à servir d'intermédiaire entre les savants et vous. Ils traduisent les découvertes fondamentales et souvent abstraites de la science en termes pratiques et vous les communiquent dans les revues professionnelles telles que la French Review et le Modern Language Journal et dans les préfaces des manuels modernes que vous pouvez faire acheter et employer dans vos cours. On ne vous demande pas d'aller vous-mêmes puiser dans les publications scientifiques: on vous demande tout simplement de vous donner la peine de lire et d'étudier ces articles et ces préfaces -- chose que nous ne faisons pas régulièrement.

Dans le peu de temps qui m'est accordé, il ne serait pas possible de passer en revue toutes les découvertes auxquelles je viens de faire allusion. Je me contenterai donc de vous faire une esquisse rapide des principes sur lesquels presque tous les membres de notre profession sont d'accord et de choisir, comme exemples, quelques découvertes qui ont mené à ces principes.

Chaque expérience scientifique, chaque programme de recherches a comme but de contribuer des réponses à certaines questions qui se posent. Celles qui nous intéressent aujourd'hui sont les suivantes: Quelle est la vraie grammaire de la langue en question, telle qu'elle est emmagasinée dans le cerveau de l'indigène? Quels sont les indices perceptifs par lesquels les éléments du message sont communiqués et reconnus? Quel stock lexique,

structural et stylistique est emmagasiné par l'homme cultivé de la société actuelle? Quels sont les moyens les plus efficaces de les enseigner?

Commençons par la grammaire, l'aspect sans doute le plus épineux de notre profession. Chacun sait que s'il est vrai que la grammaire est souvent l'acquisition la plus importante de nos élèves, il n'en est pas moins vrai que, telle que nous la connaissons, elle est pleine de fictions, contradictions et faiblesses. Les grammairiens mêmes ne sont pas toujours d'accord, même sur les points les plus simples, et en conséquence, les règles varient d'un manuel à l'autre. Il n'est donc pas surprenant que nos élèves la détestent vivement. D'ailleurs, quel professeur de français n'a pas été gêné par les nombreuses anomalies qui se présentent à tout moment, comme par exemple, le fait que les entités que nous appelons "adverbes de quantité", tels que <u>beaucoup de</u>, <u>peu de</u>, <u>bien des</u>, etc. modifient exclusivement des noms et non pas des verbes, comme leur rubrique le suggérerait? Le linguiste d'aujourd'hui sait que ce genre de confusion est dû au fait que le système grammatical, inventé pour décrire le latin classique, n'est plus approprié pour nos langues vivantes, qui ont tellement évolué depuis l'ère romaine. Il existe de meilleures méthodes de décrire la structure de nos langues vivantes, et ces techniques, avec leur nouvelle terminologie, commencent à se répandre dans les cours de linguistique des grandes universités et des instituts de la NDEA.

D'où viennent ces nouvelles méthodes? Précisément de l'étude de langues qui ne dérivent pas du latin. L'idée qu'il y a des systèmes grammaticaux plus aptes à décrire les langues modernes ne se serait peut-être jamais présentée si la linguistique, notamment la philologie, avait continué à jamais à se borner à l'étude des langues appartenant à une seule famille, le groupe indo-européen. Heureusement les anthropologistes, voyant que des milliers de langues dites "exotiques" étaient sur le point de disparaître et de céder la place aux langues dominantes, ont poussé les linguistes à les capter, enregistrer, décrire et préserver dans des livres avant qu'elles ne s'évanouissent à jamais. J'ai eu moi-même l'honneur de participer à cet effort--j'ai passé trois ans à apprendre une langue de Peaux-Rouges de Californie et à en élaborer une grammaire--, et au point de vue des révélations au sujet de la nature fondamentale du langage comme forme de comportement humain, cela a été peut-être la plus riche expérience de ma carrière. Qu'est-ce que j'y ai appris? Avant tout que les langues parlées par des sociétés primitives ne sont pas moins sophistiquées que les nôtres. Celle-là, par exemple, possède trois passés simples, l'un pour le passé très récent, un autre pour un temps un peu plus reculé, un troisième pour le passé très, très lointain, et trois imparfaits qui leur correspondent. Je pourrais aussi vous parler de son système de déclinaisons à dix cas, de ces enclitiques, de son système de redoublement et ainsi de suite, mais cette digression nous mènerait trop loin.

Ce qui nous intéresse ici, c'est l'effet que ces recherches ont eu sur l'étude et l'enseignement des langues vivantes. Sans doute la révélation la plus importante pour notre profession a été que la base

d'une langue, celle sur laquelle tous les autres aspects reposent, c'est sa forme parlée. Les dernières langues techniquement primitives avaient déjà disparu de la terre quelques milliers d'années avant l'invention de l'écriture, et cet événement n'a aucunement contribué à leur perfectionnement. Une langue n'a pas besoin d'être écrite pour avoir une grammaire aussi riche, aussi sophistiquée que le français le plus pur de Malherbe. L'écriture n'est qu'un système de codage destiné à preserver et à transmettre sur le papier ce qu'on dit ou s'imagine dire. Je devrais ajouter que l'écriture sert aussi à rappeler au conférencier ce qu'il a l'intention de dire. D'ailleurs, ceux qui ont fait de la philologie savent parfaitement que cette graphie, empruntée du latin et avant cela du grec, a eu dès le début de notre langue pas mal de difficultés à représenter le français de façon consistante et satisfaisante. Idéalement, chaque lettre de l'alphabet devrait représenter un seul son. Malheureusement, dans les langues qui ont une très vieille tradition littéraire et dans lesquelles l'évolution de l'orthographe s'est par conséquent ralentie ou arrêtée de bonne heure, l'écriture ne correspond plus très bien à la langue parlée. Aujourd'hui, en français, parfois la même syllabe [ka] est représentée également par c-a, k-a et qu-a, tandis qu'une seule lettre peut représenter deux sons ou plus, comme les deux c du mot cercueil ou les deux g dans gorge.

Ce n'est pas du tout pour dénigrer l'écriture que je dis cela : c'est seulement pour vous montrer que nous avons tort de nous en servir comme point de départ. En réalité l'écriture, étudiée trop tôt, c'est-à-dire pendant les deux ou trois premières années de français, masque le vrai caractère de la langue. Nos pauvres élève doivent apprendre, par exemple, que la forme écrite du present du verbe parler est [3e parle, ty parlæs, il parlə, nus parlõns, vus parlœz, ils parlənt], et voilà comment ils emmagasinent la conjugaison. Ensuite, pour la dire, ils doivent apprendre qu'une soustraction s'opère dans les six personnes : autrement dit, la forme parlée est plus courte que la forme écrite. Or, nous savons que ce genre de soustraction n'est pas caractéristique du comportement cérébral, et que par conséquent se servir des formes écrites comme point de départ est contre nature. Le jeune Français n'apprend-il pas sa langue d'abord en la parlant, puis en la lisant, plus tard encore en l'écrivant, et finalement, s'il le faut, en apprenant les règles de grammaire pour ce qu'il fait déjà instinctivement? Pour le verbe parler, il apprend oralement qu'une seule forme [parl] est employée également avec je, tu, il, elle, et on, et qu'avec parlons et parlez, il n'y a que trois formes pour tout le présent. Ce n'est guère plus compliqué que l'anglais, n'est-ce pas? C'est seulement après avoir solidement emmagasiné cela en s'en servant pendant cinq ou six ans qu'il apprend que dans l'écriture il faut ajouter quelque chose : les terminaisons muettes.

Mais revenons à la grammaire proprement dite. Les linguistes d'aujourd'hui ont enfin compris que nous apprenons et emmagasinons normalement les langues sous forme de quelques centaines de phrases-modèles que nous transformons ensuite pour exprimer nos propres idées; que les règles

de grammaire, même les meilleures, ne doivent être apprises que lorsque l'élève sait sa langue. Ils sont d'accord pour affirmer qu'il faut commencer par apprendre à parler simplement mais correctement par une méthode directe, mais avec la différence maintenant que les éléments à acquérir doivent être programmés de façon à constituer une suite de structures logiquement enchaînées. Voilà l'essence des méthodes audio-linguistiques contemporaines.

La dernière résistance contre ces méthodes est très honorable et sincère, quoique faible, mais elle provient d'une déformation professionnelle, celle de croire que le bon Dieu a créé l'alphabet et les règles de grammaire avant la langue. Et ce point de vue est très compréhensible chez les lettrés qui, après tout, passent leur vie à lire et à étudier ce qui est écrit. On finit par oublier que ces règles, dont nous faisons un culte, ne représentent que les tentatives de quelques mortels, appelés grammairiens, de décrire l'organisation de la langue dans le cerveau humain. Les recherches modernes ont démontré que non seulement les grammairiens, même les plus grands, se sont souvent trompés, mais que, chose encore plus importante, la grammaire traditionnelle, étant basée sur la langue écrite, n'est pas capable de décrire la langue parlée. Après tout, une grammaire du français oral ne vous dirait pas qu'on ajoute un s pour le pluriel, puisqu'on ne le prononce pas.

Nous avons été amenés à croire, par exemple, que la forme de base des adjectifs français est le masculin. Le résultat en est que les règles de la formation du féminin sont invraisemblablement compliquées. Le féminin du mot content est formé en y ajoutant un e qui n'est pas prononcé mais dont la présence muette fait prononcer un t, lui-même normalement muet. Même au point de vue de la langue parlée ce n'est guère plus simple. On ajoute un [d] pour le féminin de grand, un [z] pour heureux, on change complètement la consonne pour naïf et ainsi de suite. Est-ce que la forme de base, telle qu'elle est emmagasinée sur la substance corticale, est vraiment le masculin? Est-ce que vous ne vous êtes jamais demandés pourquoi les Anglais, en empruntant leurs adjectifs au français, ont pris les féminins dans la plupart des cas et non pas les masculins? Après tout, en anglais on dit [k nt nt] et non [k nt n], on dit [greend] et non [graen], on dit [naiv] et non [naif]. La vérité est peut-être que la forme de base de l'adjectif est le féminin. On commencerait donc par apprendre grande, heureuse, contente, etc., dont la forme parlée se termine par une consonne. La transformation au masculin est alors relativement simple : on supprime cette consonne. Les exceptions sont également simples et peu nombreuses en comparaison du système actuel. En tous cas, l'application immédiate de tout cela est évident : il faut que l'élève passe les premières années de son étude d'une langue étrangère à parler, en imitant du bon français et en faisant des transformations contrôlées, jusqu'à ce qu'il puisse parler correctement. Sur ces entrefaites, il peut très bien commencer à lire, cette activité constituant le meilleur conditionnement possible à l'éventuelle initiation à l'écriture. Quand l'écriture est finalement attaquée, l'élève devra être patiemment initié par de petites étapes graduelles en partant d'un semestre au moins de dictées. L'idéal serait naturellement de commencer l'enseignement des

langues étrangères dès la cinquième année d'école sinon plus tôt, de commencer la lecture à la septième année, les dictées à la huitième, les transformations écrites à la neuvième, la composition à la dixième, et la traduction de l'anglais au français, si vous y tenez absolument, au "senior year." Je vous assure que nous autres professeurs d'université vous en serions profondément reconnaissants, car en arrivant à l'université, l'étudiant pourrait se lancer immédiatement dans l'étude approfondie de notre littérature et tout faire en français--travail écrit, discussions, tout. Je parle de l'étudiant moyen : je sais que l'étudiant exceptionnel le fait déjà.

Je tiens aussi à dire que les méthodes dites "audio-linguistiques" sont appropriées non seulement pour les petits mais aussi bien pour les adultes. A l'Université de Pennsylvanie, où nos débutants ont de 19 à 25 ans, nous avons il y a 4 ans remplacé l'ancien Français I, où l'on faisait beaucoup de traduction écrite de l'anglais au français, par une méthode entièrement audio-linguistique où on n'écrit pas un seul mot! L'écriture commence seulement la deuxième année. Et vous devriez voir et entendre les résultats! La méthode consiste à apprendre par coeur quelques centaines de phrases-modèles, conjugaisons orales, pronoms, vocabulaire, en somme la morphologie, et de s'exercer à faire toutes les substitutions et transformations nécessaires pour exprimer ses propres idées, tout en faisant pas mal de lecture. Je vous parlerai plus tard du genre de devoirs qu'on leur donne.

Mais, revenons à nos moutons! Nous avons discuté un peu l'écriture et la grammaire. Maintenant, considérons les indices par lesquels les éléments du langage sont perçus, reconnus et emmagasinés. L'ensemble de nos connaissances actuelles dans ce domaine nous parvient des phonéticiens, physiologistes, psychologues et ingénieurs de communication. L'application technique de leurs découvertes porte sur le développement de machines capables de recevior et d' obéir à des commandements verbaux. Les prototypes existent déjà dans les laboratoires : des machines à écrire où les touches ont été remplacées par un microphone--vous parlez et la machine tape automatiquement--, des téléphones sans cadran ni téléphoniste--seulement un circuit spécial réglé à reconnaître les chiffres parlée et qui compose automatiquement le numéro que vous désirez, des machines à traduire au moyen desquelles Ho Chi Minh et Johnson pourraient s'entretenir sans l'intermédiaire d'un interprète, des serrures électroniques qui s'ouvriraient à votre "Sésame, ouvre-toi!" mais à personne d'autre et ainsi de suite.

Qu'est-ce qu'on a appris grâce à ces recherches? Surtout que la langage n'est pas essentiellement des sons, mais plutôt des mouvements et des positions de nos organes digestifs et respiratoires (les lèvres, la langue, la glotte, etc.), que les sons ne sont que les véhicules qui transportent ces informations articulatoires de la bouche du locuteur jusqu'à l'oreille de l'auditeur. Cela veut dire que quand on vous parle, vous ne comprenez rien aux sons avant de les avoir traduits, dans votre imagination, en gestes articulatoires. Pour comprendre, il faut s'imaginer parler soi-même. Vous avez peut-être eu l'occasion de remarquer, chez

certaines personnes très âgées qui ont perdu leur capacité de supprimer la manifestation ouverte de cette proprioception, qu'elles imitent silencieusement ce que vous êtes en train de leur dire et que cela leur est nécessaire pour vous comprendre. D'ailleurs, des expériences récentes ont démontré que l'anesthésie des organes de la parole diminue la compréhension d'un message oral parvenant d'autrui. Vous vous demandez sans doute ce que cela a à voir avec nos problèmes. Cela nous montre que l'enseignement de la prononciation doit être physiologique plutôt qu'acoustique : l'élève doit lui-même parler le plus possible, et le professeur doit corriger non pas le son de ce qu'il prononce mal mais plutôt les mouvements et les positions articulatoires qu'il effectue. La meilleure façon d'apprendre la prononciation c'est en imitant une voix vive tandis que le professeur vous corrige à chaque pas : ce n'est pas en passant des heures à écouter passivement des modèles au laboratoire de langues, sans possibilité de correction, comme nous l'avons pensé pendant des années. Le laboratoire est maintenant conçu dans un autre but dont nous parlerons dans quelques moments.

Beaucoup de professeurs sont théoriquement en faveur d'une méthode audio-linguistique mais n'entrevoient pas la possibilité d'en faire une application dans leurs cours. Leurs objections viennent surtout de la difficulté devant laquelle ils se trouvent d'élaborer un travail utile à faire à la maison. En réalité la réponse est très simple. Le psychologue émminent de Harvard University, le Professeur B. F. Skinner, a démontré que l'être humain apprend par les mêmes procédés que les souris blanches dans les labyrinthes, c'est-à-dire par le renforcement du comportement approprié et l'oubli immédiat et le découragement qui accompagnent tout comportement reconnu immédiatement comme inapproprié. Pour les souris, il suffit de leur donner un morceau de sucre comme récompense et un petit choc électrique comme découragement. Pour nos élèves, les punitions et les récompenses sont d'ordre intellectuel, mais la méthode est essentiellement la même. Comme devoir à faire à la maison, par exemple, une fois que l'élève sait lire un peu, vous pouvez lui donner une cinquantaine de questions et de commandements pour lesquels une seule réponse rigoureusement prédéterminée est possible. L'étudiant lit la question tout haut, sans regarder la réponse qu'il masque avec une feuille de papier, essaie d'y répondre, toujours à haute voix, après quoi il vérifie en découvrant la réponse cachée, et tout cela sans écrire quoi que ce soit. De cette façon il tend à emmagasiner ce qui est correct et à délaisser immédiatement ce qui ne l'est pas. Comment être sûr qu'il fait ses devoirs? Très simplement en lui posant oralement quelques-unes de ces mêmes questions en classe le lendemain. L'idéal serait, bien entendu, de faire faire ce genre d'exercices au laboratoire, sans livres; mais la méthode peut servir même si on met les questions et réponses sur des feuilles polycopiées.

Il n'est pas difficile d'apprécier l'efficacité de cette méthode en la comparant au devoir traditionnel par écrit. Qu'est-ce que l'élève apprend quand il doit traduire une vingtaine de phrases d'anglais en français? Nous savons très bien qu'il cherche tout dans son manuel et traduit sans savoir si le résultat est correct ou non. Supposons qu'il fasse un effort pour retenir ce qu'il a écrit, que ce soit du bon français ou non.

Bon! Il apprend le faux aussi bien que le vrai, et cela reste dans sa mémoire, au moins dans son subconscient, pendant les quatorze ou vingt heures entre l'accomplissement du devoir et la prochaine classe de français. Le lendemain en classe, le professeur consciencieux corrige l'exercice au tableau noir, et les deux minutes de contemplation de chaque forme choisie et bénie par le professeur sont censées effacer ou corriger l'emmagasinage des 14 heures précédentes. Franchement, je suis très sceptique à cet égard. Et quand le professeur ne corrige pas ces devoirs en classe mais les emporte chez lui pour les corriger méticuleusement, le renforcement est remis à encore plus tard.

Finalement, et voici la question peut-être la plus importante : qu'est-ce que nous allons enseigner? Quel vocabulaire, quelles constructions grammaticales, quelle prononciation, quel style? Pendant des années, le chaos [kao] a régné dans ce domaine. Chaque auteur de manuel décidait arbitrairement quels mots inclure dans son vocabulaire, quelles constructions grammaticales présenter, dans quel ordre, etc. Pour cette raison, les manuels ne se ressemblent guère, sauf dans le cas de ceux qui ont été calqués sur les autres. Je suppose que le vieux Fraser and Squaire, qui date du dix-neuvième siècle, a été le modèle le plus populaire. Finalement, vers le début du siècle, on a commencé à voir des listes de vocabulaire basées sur leur fréquence d'emploi. Malheureusement, ces lexiques apparemment basés sur la littérature étaient à leur tour aussi arbitraires que les autres, car chaque auteur de manuel, se préparant à élaborer une liste, avait ses propres idées sur ce en quoi consiste la littérature. Chacun sait que le français de Victor Hugo est diamétralement opposé à celui de Racine.

Récemment, enfin, le Ministère de l'Education Nationale de France nous a donné une liste de vocabulaire et de constructions grammaticales qui représente le bon usage actuel. Elle a été élaborée selon des principes rigoureusement scientifiques. Le travail a commencé par la formation d'une équipe de spécialistes dont le chef a été un linguiste éminent, Monsieur Gougenheim, de la faculté de Lille. Ce groupe a passé plusieurs années à capter, au moyen de microphones cachés, ce que disent des milliers de Français. Ensuite, ces kilomètres d'enregistrements ont été soigneusement étudiés, leurs textes dactylographiés, le tout analysé statistiquement pour déterminer la fréquence d'emploi des mots et des formes. Les résultats ont paru dans deux livres intitulés Français élémentaire, premier degré et Français élémentaire, deuxième degré, le premier destiné à l'enseignement de la première année de français aux étrangers, le deuxième à la deuxième année. Un grand nombre de manuels de français, publiés aux Etats-Unis depuis 6 or 7 ans, incorporent non seulement les plus nouvelles méthodes audio-linguistiques, mais sont basés sur ce travail, Vous n'avez plus que l'embarras du choix.

Bien entendu, les découvertes scientifiques peuvent être bouleversantes quand elles vont contre les principes auxquels nous avons toujours cru. La chirurgie nécessaire pour séparer le fait du mythe est pénible. Nous avons toujours soigneusement enseigné, par exemple, qu'il faut faire la distinction entre je parlerais, conditionnel, et je parlerai, futur, ainsi qu'entre je bois et aller couper du bois. Cependant, les enregistrements

ont révélé que même les membres de l'Académie Française ne font pas ces distinctions dans leur conversation normale. Et il en est ainsi pour beaucoup de points grammaticaux. Ce que nous savons maintenant, c'est qu'il existe pour chaque individu au moins trois styles. Il ya d'abord un style que les phonéticiens appellent "négligé, celui qu'on emploi chez soi ou pour causer amicalement avec ses camarades. Quelques exemples : [inenaisi], [ʃenaskife], [lot3ur] et ainsi de suite. A l'autre extrême, il y a le style appelé "l'élocution", celui que l'on emploi dans ses conférences, sur la scène et même parfois pour se faire valoir dans une dispute avec une personne que l'on considère comme inférieure. C'est ce style que beaucoup de professeurs enseignent comme base. Je tire un exemple sans doute un peu grotesque d'un film de Fernandel où il dit quelque part à une demoiselle d'éducation douteuse, qui vient dîner chez lui accompagnée d'un garçon également mal léché : "Mademoiselle, j'eusse voulu que vous vinssiez seule!" Sur quoi elle répond : "Quoi, c'est du français, ça?" Bien entendu les extrêmes sont à éviter. Le style grammatical et la prononciation qu'il faut enseigner devraient représenter la conversation correcte mais facile, normale et sans aucune affectation. Enseignez le français tel qu'il est, au milieu du vingtième siècle, et non pas tel qu'il a été ni tel qu'il devrait être. Avant de terminer, je tiens à affirmer que la base des nouvelles méthodes, telle que je vous l'ai exposée, n'a rien d'original ni de nouveau. Il y a déjà longtemps qu'on en parle. Une méthode orale et directe avait déjà été proposée dans le premier numéro de l'organe de l'Association Phonétique Internationale au dix-neuvième siècle. En 1901 le Ministère de l'Education Nationale français a lancé la célèbre "méthode directe". Depuis, nous avons vu comités, rapports, publications tous les vingt ans nous conseillant de suivre une méthode dont le début serait oral et dans laquelle l'écriture serait remise à la deuxième année. En fait, personne ne vous a jamais dit d'enseigner par la traduction écrite : les éditeurs fournissent des manuels de ce genre seulement parce que certains professeurs les demandent. Si les médecins utilisaient aussi peu que nous les résultats des enquêtes scientifiques, beaucoup d'entre nous seraient morts aujourd'hui. Heureusement, maintenant que le gouvernement s'est chargé de répandre les nouvelles méthodes en entraînant ou en réentraînant des professeurs de langues dans les instituts de la NDEA et en versant de vastes sommes dans les départements d'éducation de nos cinquante états pour améliorer l'enseignement des langues, les méthodes audio-linguistiques commencent à l'emporter. Il faudra sans doute attendre encore une vingtaine d'années, mais tôt ou tard, elles auront complètement remplacé les vieilles traditions.

Pour terminer enfin, je me permets de passer en revue les principes fondamentaux des méthodes modernes d'enseignement des langues vivantes et les conseils pratiques que nous pouvons en tirer.

Primo, choisissez des manuels modernes, élaborés selon les principes audio-linguistiques. N'oubliez pas que le nom du sujet que nous enseignons, c'est la <u>langue</u> française et non pas le <u>doigt</u> ni <u>l'oeil</u> français.

En deuxième lieu, en quelque classe que l'on commence l'étude d'une langue étrangère dans votre école, ne faites pas écrire vos élèves pendant au moins un an. Plus votre programme commence tôt, plus vous pouvez remettre l'initiation à l'écriture.

En troisième lieu, que les élèves apprennent à parler en parlant beaucoup. Nos cours doivent être pratiques plutôt que théoriques. Qu'ils apprennent énormément par coeur : vocabulaire, conjugaisons, pronoms, membres de phrases, phrases-modèles, et que ce stock devienne la base de leur propre expression française. Ne leur faites pas apprendre des règles de grammaire pour les réciter tout haut en classe ou pour en faire la genèse de leur expression. N'oubliez pas que nous leur enseignons le français dans un but culturel, pour qu'ils puissent exprimer intelligemment des idées qui en valent la peine. Si leur français reste entravé par la nécessité de jongler avec des règles de grammaire, la seule impression qu'ils pourront donner aux Français sera celle d'un imbécile qui sait employer le subjonctif pour demander où se trouvent les toilettes mais qui n'ose jamais s'aventurer dans le domaine des idées.

En quatrième lieu, élaborez leurs devoirs de façon à employer la méthode de renforcement. Dans ce but, je vous signale un article sur ce sujet dans la French Review du mois d'avril, 1960, et dont le titre est "Oral Grammar Tapes: Theory and Design". La méthode est surtout pour les enregistrements mais s'applique aussi bien à des conditions où un laboratoire n'est pas disponible.

En cinquième lieu, que l'initiation à l'écriture soit précédée d'abord de plusieurs années de lecture. La lecture peut être commencée aussi tôt que vous le voulez, et on n'a pas besoin de savoir écrire pour lire. En réalité, c'est le contraire.

En sixième lieu, que l'écriture, une fois qu'on l'enseigne, consiste à prendre des dictées, à faire des exercices de transformation et à répondre à des questions posées en français et non pas à traduire de l'anglais au français. La traduction est une technique à part qui n'a rien à voir avec l'acquisition d'une langue étrangère. En vérité, elle fait plus de mal que de bien...

Finalement, faites travailler dur vos élèves, mais soyez patients. Paris n'a pas été fait en un jour. On a calculé récemment qu'il faut environ 1200 heures pour bien apprendre à parler français. Combien de temps est-ce que cela fait dans notre programme scolaire? Un calcul rapide montre que cela fait cinq heures de classe par semaine, une heure de devoirs pour chaque classe (pas vingt ou quarante minutes) et tout cela huit ans de suite. Si l'élève commence l'étude du français à la cinquième année, avec de bonnes méthodes, il devrait pouvoir au moment de sortir de l'école secondaire s'exprimer en français et le comprendre parfaitement, tout lire dans les limites de son intelligence et, comme tout le monde, à l'aide d'un dictionnaire de temps en temps, et écrire au moins des lettres personnelles compréhensibles et sans trop de fautes, de nouveau à l'aide d'un dictionnaire quand il le faut.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, de votre indulgence. Je tiens à vous exprimer le très grand plaisir que j'ai eu à vous adresser la parole.